

## L'IMAGE DU CAFE RENVERSE

*Bond se réfère dans ce texte à la scène centrale de sa pièce Café, inspirée d'un fait réel, où l'on voit un soldat au milieu d'un massacre jeter son café d'indignation en apprenant qu'il doit retourner fusiller d'autres gens alors qu'il a fini son service.*

Cette petite image est le pivot sur lequel tourne tout le vingtième siècle. Elle crie pour que son sens soit compris. Les monstres massacrent des innocents, les êtres humains boivent du café.

Comment les deux peuvent-ils faire un seul ?

Je suis un dramaturge : je suis concerné par le café, pas par la tuerie. (...) Si j'avais appelé ma pièce "*Sang*" et montré des victimes en train d'être tuées et non pas les tueurs, tout irait bien. Le public saurait comment réagir. En être civilisés, ils condamneraient les meurtres. Mais les meurtriers eux-mêmes en auraient certainement fait autant – si on le leur avait demandé dix ans plus tôt ou même seulement dix jours plus tôt. Ils auraient sans doute été ceux qui auraient protesté avec le plus de véhémence. Alors, qu'aurais-je fait ?

Rien. Rien qu'Hollywood ou la télévision ne puisse faire ou condamner ou justifier : Il semble que tout ne dépende que du côté où on se trouve. Le théâtre doit faire plus. Si les soldats avaient été "le mal" au sens conventionnel du terme, ils auraient jeté leur café bouillant à la face de leurs victimes puis les auraient tués avec joie, comme des sportifs cherchant à battre le record du jour.

En ce moment, nous ne massacrons pas d'innocents – et nos enfants sont trop jeunes pour le faire – mais nous buvons du café. C'est le café qui dérange. Dans la pièce je ne donne pas le nom de l'endroit où a eu lieu le massacre réel ni la nationalité des soldats. Pour chaque traduction, je demande que les tueurs soient les soldats ordinaires du pays où l'on parle la langue du traducteur. Je demande que les uniformes soient militaires sans être identifiés à une armée particulière. Après le massacre, je veux que le Sergent nettoie minutieusement le lieu du massacre – faire quelque chose de fastidieux est une petite barrière qu'on met entre soi et le fait de savoir qu'on a été en enfer. Ma quête ne concerne pas le crime, elle concerne l'humain. Les tueurs sont ordinaires et, dans d'autres circonstances ils sont des gens normaux. Dans le reste de la pièce j'essaie d'examiner le paradoxe : A quel point il est difficile d'être humain, l'immense étendue du problème, le courage qu'il faut pour le résoudre et la vision qui est créée quand il est résolu.

(...) L'humanité se crée seulement à travers un effort, par un drame de la conscience. Dans notre situation de perpétuel changement, elle ne peut se maintenir que par une perpétuelle re-création. Les individus peuvent perdre leur humanité. De même des groupes humains, de même peut-être, pour un temps, des nations entières. Pourquoi cela nous dérouté-t-il ? Pourquoi nous comprenons-nous si peu nous-mêmes ? Est-ce parce que dans le passé nous sommes arrivés à recréer de l'humanité alors qu'elle semblait irrémédiablement perdue ? Eh bien, depuis quarante ans nous avons cessé de la recréer. Nous vivons sur la mémoire qu'il nous en reste, sur des traditions mourantes, sur une époque d'emprunt. Nous essayons de remplacer l'humain par la consommation, mais cela ne peut pas nous satisfaire, notre besoin est trop fort. Nous essayons de remplacer la justice par des lois mais ce n'est pas la même chose. C'est ce que nous enseigne le théâtre. Les massacres sont perpétrés dans un cadre légal –c'est seulement jeter le café qui est humain. Ce résidu d'humanité est peut-être tout ce qui nous reste pour bâtir notre futur. Nous vivons un âge de l'épuisement. Les gens épuisés réagissent de façon irrationnelle et violente à la moindre provocation. Après avoir écrit *Café* j'ai écrit *Le Crime du XXIème siècle* pour montrer une société future qui n'a pas appris la leçon – et l'avertissement – que le café jeté devrait nous donner.

(...) Il est facile d'écrire une pièce pour faire plaisir aux critiques. Il est facile d'écrire des films qui vous font devenir riche. Il est facile d'écrire des trivialités et de recevoir les applaudissements du jour. Il est facile de quitter un théâtre en colère. Il est facile de trahir son voisin. Il est facile de passer indifférent au malheur qu'on voit dans les rues. Il est facile d'humilier les jeunes et de rendre barbares les plus âgés. Tout cela devient de plus en plus facile chaque jour. Avec un peu de temps il deviendra facile de tuer des innocents. Je ne peux offrir que du café – mais c'est ce que la mère dans la pièce appellerait "un geste d'humanité".

20/05/2000

Traduction Michel Vittoz

Texte paru dans *Le Monde*, 30 mai 2000

sous le titre "Ce fragile humain qui s'invente sur scène"